

« À L'ÉCHELLE DE L'ÉVOLUTION, L'HUMAIN EST COMPLÈTEMENT IDIOT »

propos recueillis par Philippe Chassepot

DIRECTRICE DE RECHERCHE AU CNRS ET AU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS, EMMANUELLE POUYDEBAT A PASSÉ SA VIE À ÉTUDIER LE COMPORTEMENT ANIMAL. ET AUSSI CELUI DE L'HOMME, QUI SE DÉCLARE, OU SE PERSUADE, D'ÊTRE SUPÉRIEUR AUX AUTRES ESPÈCES.

Bientôt une dizaine de livres au compteur pour Emmanuelle Pouydebat, avec les animaux comme socle commun et leurs compétences protéiformes : capacités à utiliser des outils, création d'œuvres d'art, génie génétique pour mieux survivre, émotions bouleversantes... Son dernier en date s'intitule *Animaux artistes* (Éd. Odile Jacob), mais on recommandera de commencer par le précédent (*Mes plus belles rencontres animales*, chez le même éditeur), pour mieux s'imprégner de son exceptionnel parcours de vie. La chercheuse possède cette délicieuse vertu de savoir se mettre au niveau du grand public, pour des pages remplies d'une plume touchante, directe et toujours accessible. Il ne faut pas se tromper pour autant : à 52 ans, Emmanuelle Pouydebat est une scientifique très haut de gamme, directrice de recherche au CNRS et au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, et médaillée d'argent du CNRS en 2019. Une interlocutrice idéale pour prendre une piqûre de magie animale..

C'est quoi, au juste, le travail quotidien d'une directrice de recherche au CNRS ?

Il y a plusieurs facettes. Je dois déjà jongler entre les projets et les écritures de recherche, leurs financements, l'encadrement de doctorants, la coordination entre les services, les congrès et les publications. Et il y a cette autre partie à laquelle je consacre de plus en plus de temps : la diffusion scientifique. Ça me paraît désormais

vital, alors qu'au tout début, c'était essentiellement un plaisir égoïste. J'ai écrit un premier livre il y a huit ans, puis enchaîné avec une première conférence grand public, et ça devait plus ou moins s'arrêter là. Alors qu'aujourd'hui, je dois en être à huit livres et près de trois cents conférences, sans compter les émissions de radio et de télévision. J'interviens de plus en plus dans les écoles. Il y a le troisième grand volet aussi, qui concerne tout ce qui est lié à l'éthique et au bien-être animal et à leurs émotions : on se rend compte qu'il y a tout à découvrir quand on travaille dessus. C'est un vrai questionnement scientifique, avec une volonté de s'attaquer à tout ce qui entoure le problème de la maltraitance.

Estimez-vous que les émotions animales sont encore trop niées ou ignorées ?

Elles sont largement sous-estimées, oui. À commencer par cette suprématie humaine qu'on a toujours mise en avant et qui existe encore, même si le discours a un peu évolué depuis quinze ou vingt ans. On reconnaît qu'il y a des émotions animales, mais on ne peut pas s'empêcher de les minimiser, de dire qu'elles ne sont pas aussi complexes que les nôtres. Ça reste très caricatural, du genre stressé/pas stressé, content/pas content et rien de plus, alors qu'en fait, c'est surtout qu'on ne les comprend pas. Le panel d'émotions animales est sans doute aussi large que chez les humains.

Vous avez un amour inconditionnel de tous les animaux ou il y en a certains qui vous rebutent un peu, quand même ?

Non, aucun, même si j'avoue : je tue des moustiques, c'est la seule bestiole qui me gêne. Mais ils sont intéressants malgré tout : le décollage et l'atterrissage d'un moustique, c'est fascinant en termes de biomécanique. Et leur capacité à survivre alors qu'on s'acharne à tenter de les faire disparaître, en termes d'adaptation, c'est fascinant là aussi.

Même pas le coucou ? Outre son insupportable musique binaire, c'est quand même infâme ce qu'il fait subir aux autres espèces d'oiseaux, à virer leurs œufs en douce pour les obliger à couvrir les siens sans qu'ils s'en rendent compte ?

D'un point de vue humain, ce n'est pas terrible, c'est sûr. Si on faisait la même chose, ce ne serait pas très bien vu... Je voulais justement faire un livre sur les « horreurs » dans le monde animal, mais j'ai eu peur que ce soit utilisé à contresens ou à mauvais escient. Et énormément de documentaires animaliers n'ont montré que ça pendant longtemps, aussi. Je mets des guillemets à « horreurs », car même s'il y en a un paquet, je n'arrive pas à les voir comme telles. C'est de la survie, ils doivent trouver des solutions.

L'utilisation des outils chez les animaux est de mieux en mieux documentée. Quel est votre coup de cœur dans ce domaine ?

C'est celui mis au point par les alligators dans leur milieu naturel. À une certaine période de l'année, les aigrettes sélectionnent des végétaux et des branches spécifiques pour construire leur nid. Visiblement, les alligators ont bien observé et se sont mis à installer lesdites branches sur leur crâne, juste à la surface de l'eau. L'aigrette arrive pour piocher, et hop, elle se fait choper ! C'est une utilisation d'un outil comme appât. Ce qui est très intéressant, c'est que ça se diffuse : on en voyait peu au début, et beaucoup plus maintenant.

Il y a probablement eu une sorte de contagion sociale. Une transmission des connaissances par l'observation.

Dans votre livre « Quand les animaux et les végétaux nous inspirent », vous donnez beaucoup d'exemples de compétences animales et la façon dont elles motivent nos recherches technologiques. Comme la salamandre et la régénération de ses membres grâce à un amas cellulaire sur la zone d'amputation. Ce serait une piste potentielle pour l'évolution humaine ?

C'est tout sauf de la science-fiction, en tout cas. Il existe beaucoup de mécanismes de division cellulaire qu'on ne maîtrise pas et qu'on ne sait pas reproduire, mais on peut avoir de l'espoir. Je connais pas mal de confrères qui travaillent encore dessus, et c'est probablement une question de temps et de découvertes technologiques. Je me rends de plus en plus compte que rien n'est impossible. Et la salamandre est un amphibien, mais aussi un vertébré, ce qui signifie qu'il est à la fois proche et loin de nous. Rien à voir avec certaines méduses qui arrivent à rajeunir leurs cellules dans une forme relative d'immortalité biologique.

Toutes les mutations sont-elles, selon vous, envisageables chez l'être humain ?

D'un point de vue purement technologique, on sera peut-être capables de tout faire à l'avenir. Mais la nature reste tellement complexe... C'est pour ça que je préfère le terme de bioinspiration à celui de biomimétisme. Prenons un exemple très concret comme la soie des araignées. Ça fait cinquante ans qu'elle est étudiée et il existe des applications géniales comme les gilets pare-balles ou les fils de suture en chirurgie. On connaît les matériaux, mais il est toujours impossible de produire de la soie à l'échelle industrielle ou même en grande quantité. Les limites sont toujours là, et j'espère même qu'on ne sera jamais capables de tout refaire non plus.

Certaines choses nous resteront à jamais inaccessibles ?

Probablement, oui, et ce n'est pas plus mal comme ça. C'est cette part de mystère qui est belle et qui fait rêver. Des espèces resteront totalement inaccessibles, dans les océans, par exemple, et puis d'autres disparaîtront avant même qu'on les ait trouvées... Mais les découvertes et les progrès restent fascinants, comme avec la canopée par exemple, qu'on commence à mieux comprendre grâce aux nouveaux systèmes d'observation.

Il y aurait environ 8 millions d'espèces animales. Certains disent vingt, d'autres poussent même à soixante, mais vous jugez qu'il y en a seulement 10'000 qui sont bien décrites.

Alors attention : je dis « bien décrites », mais parfois, elles le sont sur le plan physiologique et pas forcément comportemental, ou bien l'inverse. Le rat-taube, par exemple, l'un de mes mammifères préférés, est bien décrit, mais on ne connaît pas tous ses secrets.

Certains mouvements radicaux chez les écologistes ont développé une haine de l'espèce humaine face aux ravages qu'elle commet dans la biodiversité. Vous pouvez la comprendre ?

Je ne sais pas si je la comprends, mais je ne la juge pas. C'est un ressenti qui se respecte, forcément, puisque c'est justement un ressenti. À titre personnel, je suis une passionnée du monde animal et de la nature en général, mais ça ne m'empêche pas d'admirer l'espèce humaine tant elle est capable de grandes choses, dans plein de domaines comme l'art et les sciences par exemple. Au CNRS et au Muséum national d'histoire naturelle à Paris, on consulte les données de la biodiversité en permanence ; et c'est triste, pour le dire poliment. Donc oui, finalement, je peux comprendre qu'il y ait cette forme de dégoût parce que l'espèce humaine n'arrive pas à avoir une intelligence

collective et émotionnelle. On est tellement destructeurs...

Vous en appelez beaucoup à notre «humilité collective», dans vos livres. Mais si nous étions simplement incapables, par nature, de nous comporter ainsi? Pour des tonnes de raisons diverses, qu'on retrouve ici et là au fil de l'histoire? Je suis de nature optimiste, mais peut-être bien. Pourtant, il serait tellement temps d'arrêter de se placer au sommet de la pyramide.

À l'échelle de l'évolution, on est complètement idiots. Nuls, même. On a bousillé des centaines de millions d'années d'évolution en à peine cent ans. Quand on voit l'altruisme dont sont capables certaines espèces... Nous aussi nous y parvenons, mais uniquement à des échelles locales, ici et là. Ce qui donne tout de même de l'espoir.

Protéger la biodiversité semble complexe. Vous évoquez voilà quelques années l'exemple du

perroquet kakapo, incapable de voler, qui avait été protégé de ses prédateurs et d'une extinction probable dans des îles refuges, mais que les humains avaient trop nourri pour finalement entraîner un sur-nombre de mâles...

C'est un vrai sujet en soi, oui. C'est très compliqué de vouloir protéger une espèce, car elle va proliférer à certains endroits et se montrer totalement absente à d'autres – je pense notamment aux éléphants et aux rhinocéros en Afrique.



Le kakapo. Le perroquet, qui ne sait pas voler, a été préservé de ses prédateurs et d'une extinction certaine. Mais trop nourrie par les humains, l'espèce n'engendre presque que des mâles. (DR)

La gestion des parcs naturels n'est pas évidente : on crée des déséquilibres quand on surprotège une espèce, dans le monde animal comme dans l'écologie en général. Certains villages sont ravagés par les éléphants. Un autre exemple que je cite parfois est celui des grands pandas qui ont survécu uniquement grâce aux humains. Leur régime avec une seule ressource alimentaire les rend si fragiles que c'est typiquement le genre d'espèce qui aurait eu du mal à survivre de manière naturelle. Tant mieux pour eux, mais s'ils avaient disparu, ça aurait peut-être laissé la place à d'autres, non ? Alors, où faut-il mettre le curseur ? Il y a de vraies questions éthiques derrière la conservation.

Les animaux semblent transmettre leurs instincts millénaires sans les altérer au fil des générations. Une vraie différence avec l'être humain, quand on constate notre incapacité grandissante à reconnaître les plantes ou à mémoriser des numéros de téléphone ?

Des travaux ont été faits là-dessus, avec des résultats clairs : on constate des pertes cognitives chez l'être humain liées aux évolutions technologiques, parce qu'on se repose trop sur nos outils. C'est parfois ridicule, comme quand notre GPS nous demande de tourner à gauche et qu'on y va, alors que l'on connaît la route par cœur et qu'on sait bien que ce n'est pas par là... L'assistanat technologique nous handicape et fait moins marcher notre mémoire. C'est plus difficile pour nos enfants que pour nos grands-parents du point de vue de la cognition spatiale, dans nos sociétés industrielles en tout cas.

Il y a aussi cette spécificité humaine : une nouvelle génération se construit quasi systématiquement en réaction ou en opposition à la précédente. Mais pas chez les animaux, semble-t-il ?

Il est difficile de répondre à votre question. Par exemple, on ne sait toujours pas pourquoi il y a des renouvellements dans la hiérarchie d'un groupe. Quand il y a un putsch des plus jeunes qui virent les vieux, c'est souvent pour la maîtrise des territoires et des femelles. Pour le pouvoir, d'une manière plus générale. Alors un éventuel rejet des méthodes de la génération précédente ? Je ne sais pas. Ce serait un vrai défi de chercher à l'identifier, en lien avec la personnalité des individus.

Pour revenir à votre thème préféré : on trouve de plus en plus d'animaux de soutien émotionnel – même des canards – comme si on admettait plus facilement, enfin, leur rôle essentiel chez certaines personnes.

Il y a encore un vrai travail à faire dans ce domaine. Je pense notamment à certaines maisons de retraite qui refusaient systématiquement les animaux domestiques pour, paraît-il, des questions d'hygiène, alors que c'était essentiellement une histoire de budget. Pareil pour l'enfance, qu'il y ait trouble autistique ou pas. Il se passe quelque chose entre l'humain et l'animal, sur les plans émotionnel et communicationnel. Et même si c'est « juste » de la

tendresse, un simple échange, et bien c'est déjà énorme. Cela étant, il faut quand même réfléchir un minimum, car on peut se planter. Je repense à ceux qui avaient voulu aider les handicapés avec des singes capucins. Quand j'avais appris ça, je m'étais tout de suite dit qu'ils allaient dans le mur. Ils sont tout mignons les capucins, mais ils manipulent beaucoup, dans tous les sens du terme. Je les imaginai bien ne faire que des catastrophes, tout le temps ! Ce singe vous démonte un appartement en un quart d'heure...

Vous diriez quoi à ceux qui hésitent à prendre un animal de compagnie, notamment parce qu'ils craignent de trop souffrir au moment de leur disparition ?

Après la mort de mon premier animal de compagnie, quand j'étais enfant, je me suis dit : « Plus jamais ça ».

« LES GRANDS PANDAS ONT SURVÉCU UNIQUEMENT GRÂCE AUX HUMAINS. TANT MIEUX POUR EUX, MAIS S'ILS AVAIENT DISPARU, ÇA AURAIT PEUT-ÊTRE PU LAISSER DE LA PLACE À D'AUTRES, NON ? »

Emmanuelle Pouydebat, directrice de recherche au CNRS

Et aujourd'hui, je n'arrive même plus à compter tellement j'en ai eu... Il faut franchir le pas, car c'est un bonheur absolu au quotidien, quel que soit notre âge. Bon, il ne faut pas se tromper d'animal quand même, ce n'est pas toujours une bonne idée de prendre un perroquet du Gabon. Tous les animaux que j'ai eus à la maison – hamster, rat, lapin, chat, chien – m'ont tous transformée. Le dernier en date, un petit chien, ce ne sont que des ondes positives, de la joie, de la tendresse, ça maintient une vie émotionnelle. C'est une tragédie quand il meurt, mais la vie et la mort sont liées – je sais que c'est un cliché, mais c'est comme ça. Ce sont des deuils qu'on surmonte et qui nous construisent, qui nous invitent à profiter de tout, à considérer le quotidien comme jubilatoire. Un animal apporte plus de bonheur que de tristesse, et il ne faut pas se priver du bonheur. ■